

Mia COUTO

*Terra sonâmbula*COUTO, Mia, *Terra sonâmbula/ Terre somnanbule* (1992). Alfragide. Leya, SA. 2008. 204 pages.

Ce livre est le premier roman de Mia Couto (1955-), écrivain mozambicain, né à Beira de parents portugais. Il comprend onze chapitres, chacun composé en deux parties : une narration primaire, sorte de temps de référence qui possède son propre titre et introduit une narration secondaire, elle-même pourvue d'un titre.

Dans un pays en guerre (note1), un vieil homme et un enfant errent sur la « route morte ». Le vieux Tuahir a sauvé l'enfant, Muidinga (*muido gamin*), de la mort et lui a tout enseigné de nouveau – « *andar, falar, pensar/ marcher, parler, penser* » p. 10 – avant de quitter avec lui le camp de réfugiés dans lequel ils croupissaient. Lorsque leur chemin croise un autocar carbonisé, Tuahir décide d'en faire leur maison, malgré la résistance de Muidinga effrayé par les cadavres. En les évacuant pour les enterrer, Muidinga trouve une valise contenant des carnets. Il ouvre le premier, découvre qu'il sait lire – petit à petit, il retrouvera l'écriture et la mémoire – et fait la lecture à Tuahir qui ne sait pas. Le vieillard s'endort en emportant les paroles entendues, source de songes. Ce sont les carnets d'un certain Kindzu. Ainsi est mis en place le dispositif narratif basé sur cette alternance de deux pôles ouvrant chacun sur une multitude d'histoires concernant, l'un, la survie des deux protagonistes, l'autre, la vie errante de Kindzu, toujours mêlées de leurs souvenirs. Ils introduisent avec empathie une foule de personnages dont chacun a ses souvenirs, ses songes, ses peurs, ses désirs.

L'auteur use d'une langue très musicale, dont, outre le mélange au portugais des langues locales, la caractéristique est la lexicalisation les métaphores, comme le montre l'exemple suivant : « *Na ponta da corda, o barco parecia um burrico, troteondeando no sobidesce da agua (...) Mas nao imaginava o tanto que me faltava vencer. Porque mais me nortava e mais estranhas sucedências me ocorriam/ Au bout de la corde, la barque ressemblait à un bourricot, trottardoyant sur le hautbas de l'eau (...) Mais je n'imaginais pas tout ce qu'il me fallait vaincre. Parce que plus je me nordiquais et plus d'étranges événements m'arrivaient.* » Au début, le lecteur est dérouté, jusqu'à qu'il cesse de chercher l'équivalent et se laisse porter par les sonorités qui parlent d'elles-mêmes.

Ces mille et une errances mozambicaines nous introduisent dans une quête poétique où les êtres cherchent à fuir une dure réalité, chacun tentant d'aller voir ailleurs, s'il y est...

Note 1. Colonisé en 1498 par les Portugais, le Mozambique mène une guerre de libération de 1964 à 1975, qui mit au pouvoir les communistes, jusqu'à ce que les opposants au PC prennent les armes en 1977 et obtiennent, en 1992, le multipartisme, qui scella la fin de la guerre.

Citations

N'ayant pas la possibilité de mettre les accents spécifiques aux voyelles portugaises, nous n'utilisons donc que ce qui est à notre disposition.

« *A guerra é uma cobra que usa os nossos próprios dentes para nos morder. Seu veneno circulava agora em todos os rios da nossa alma. De dia ja nao saímos, de noite nao sonhavamos. O sonho é o olho da vida. Nos estavamos cegos. / La guerre est un cobra qui utilise nos propres dents pour nous mordre. Son venin circulait désormais dans tous les fleuves de notre âme. Le jour nous ne sortions plus, la nuit, nous ne rêvions plus. Le rêve est l'œil de la vie. Nous étions aveugles.* » (Premier carnet de Kindzu) p. 17

« *Se o cansaço é uma velhice subita eu ja me contava pelas ultimas idades/ Si la fatigue est une vieillesse subite je me comptais déjà dans le grand âge.* » (Deuxième carnet de Kindzu) p. 43.

« *A beleza daquela mulher era de fazer fugir o nome das coisas/* La beauté de cette femme était à faire fuir le nom des choses. » (Troisième carnet de Kindzu) p. 63

« *O cadernos de Kindzu nao deveriam ter ser escritos por mao de carne e ossuda mas por sonhos aiguais aos dele . /* Les carnets de Kindzu n'avaient pas dû être écrits par une main de chair et d'os mais par des rêves semblables aux siens. » (Quatrième chapitre, Muidinga) p. 66

« *O proprio Muidinga esta como se encantado com as palavras de Tuahir. Nao é a estoria que o fascina mas a alma que esta nela./* Muidinga lui-même était comme envoûté par les mots de Tuahir. Ce n'était pas l'histoire qui le fascinait mais l'âme qui était en elle. » (Quatrième chapitre) p. 68

« *Fui-me deitar em meu recantou. Farida nao queria que dormissemos juntos. Quem dorme no colo de outro perde a alma, dizia. Os sonhos nao encontram os respectivos donos quando homem e mulher dormitam entrelaçados./* J'allais me coucher dans mon coin. Farida ne voulait pas que nous dormions ensemble. Qui dort dans le cou d'un autre perd son âme, disait-elle. Les rêves ne trouvent pas leurs maîtres respectifs quand homme et femme dorment enlacés. » (Cinquième carnet de Kindzu) p. 100

« *Eu sei que em cada mulher a gente lembra outra, a quem non ha. Mas Carolinda me entregava essa doce mentira, o impossivel calculo do amor : dois seres, um e um, somando o infinito. Se aproximou e me acariciou os braços, ali onde as cordas me doeram. A cintura de suas maos me afagavam, em suave arrependimento. Aquelo momento confirmava : o melhor da vida é o que nao ha-de-vir./* Je sais qu'en chaque femme on se souvient d'une autre, celle qui n'existe pas. Mais Carolinda me livra ce doux mensonge, l'impossible calcul de l'amour : deux êtres, un et un, pour somme l'infini. Elle s'approcha de moi et me caressa les bras, là où les cordes m'avaient blessé. La ceinture de ses mains me caressait, en un doux regret. Ce moment confirmait : le meilleur de la vie est ce qui n'adviendra pas. » (Huitième carnet de Kindzu) p. 153.